

MEMOIRE

*Ou Souvenez-Vous.*

Souvenez-vous, ô tendre mère,  
 Qu'on n'eut jamais recours à vous  
 Sans voir exaucer sa prière,  
 Et dans ce jour exaucez-nous !

Des siècles écoulés j'interroge l'histoire ;  
 Pour dire ses bienfaits ils n'ont tous qu'une voix.  
 Verrai-je en un seul jour s'obscurcir tant de gloire ?  
 L'invoquerai-je en vain pour la première fois ?  
 Souvenez-vous etc.

Marie aux vœux de tous prête toujours l'oreille,  
 Le juste est son enfant, il peut tout sur son Cœur ;  
 Mais auprès du pécheur jour et nuit elle veille :  
 Il est son fils aussi, l'enfant de sa douleur !  
 Souvenez-vous etc.

Et moi, de mes péchés traînant la longue chaîne,  
 Vierge saine, à vos pieds j'implore mon pardon :  
 Me voici tout tremblant, et je n'ose qu'à peine  
 Lever les yeux vers vous, prononcer votre nom.  
 Souvenez-vous etc.

Mais quoi ? je sens mon cœur s'ouvrir à l'espérance ;  
 Il retrouve la paix, il palpite d'amour ;  
 Je n'ai pas vainement imploré sa clémence,  
 La mère de Jésus est ma mère en ce jour.  
 Souvenez-vous etc.

Mes vœux sont exaucés puisque j'aime ma mère,  
 Et que d'un feu si doux je me sens enflammé ;  
 Je dirai donc aussi que, malgré ma misère,  
 Son Cœur m'a répondu quand je l'ai réclamé.  
 Souvenez-vous etc.

Je n'ai plus qu'un désir à former sur la terre,  
 O ma mère, mettez le comble à vos bienfaits !  
 Que j'expire à vos pieds et dans ce sanctuaire,  
 Si je ne dois au ciel vous aimer à jamais !  
 Souvenez-vous etc.

Le PÈRE LEFEBVRE de la C. de J.

INSTRUCTION PASTORALE DE MGR. L'ARCHEV. DE PARIS  
 SUR LES RAPPORTS DE LA CHARITÉ AVEC LA FOI.  
 Troisième partie.

La charité chrétienne avait déjà reçu de cruelles atteintes, lorsque, dans plusieurs contrées de l'Europe, l'hérésie vint lui ravir une grande partie des biens destinés à soulager l'indigence. Elle brisa tout à la fois les liens de l'unité catholique et ceux de la charité. Les mêmes passions, les mêmes haines qui firent abandonner des frères dans la foi, firent également délaisser les pauvres que Jésus-Christ nous ordonne d'aimer comme des frères.

Mais l'impiété devait porter à la charité des coups plus terribles, en renouvelant de vieilles erreurs, capables de détruire tout sentiment de compassion, si elles parvenaient à leur entier développement.

Le dieu des sophistes modernes, comme celui des anciens, n'est point le Père tendre de l'Évangile, mais un dieu indifférent à nos destinées ; il n'a donné la vie que sous l'empire d'une inflexible nécessité, à peu près comme un astre répand sa lumière et sa chaleur. Il a donné son amour, il n'a nul droit à la reconnaissance. Pourquoi l'adorer ? Notre âme, échappée comme un rayon de la substance incréée, n'est pas inférieure au principe dont elle émane : ainsi point d'adoration. Ce dieu n'a pu imposer des préceptes pour régler les penchants de l'homme ; que pourrait-il y avoir de déréglé dans le cœur, qui n'est qu'une émanation divine ? Ainsi point de loi morale autre que celle de nos inclinations naturelles. D'autres disent : Si Dieu a fait l'homme, ce dont on n'est pas bien assuré, il l'a ensuite abandonné à lui-même. Tous conclurent qu'il n'y a nul pouvoir au ciel pour sanctionner les pouvoirs qui sont sur la terre. Ils ont été confiés à des égaux par d'autres égaux, qui peuvent les donner ou les retirer à leur gré.

Jésus-Christ, les apôtres, tous les docteurs de son Église, après avoir dit à leurs disciples : Vous êtes frères, ajoutaient aussitôt : Soumettez-vous à ceux qui gouvernent, non par la terreur des peines, mais pour obéir au Père céleste, dont la puissance publique est l'image auguste. En disant aux hommes : Vous êtes égaux, les sophistes ont été, ou peu éclairés, ou peu sincères ; puisqu'il y aura toujours dans le monde inégalité de forces, d'intelligences, inégalité non moins grande dans les circonstances qui développent les talents et les caractères. Ils ont compromis en même temps le bonheur des peuples, en les invitant à sacrifier à une chimère les biens inestimables de la concorde. Ils ont méprisé l'autorité de tous les siècles, proclamant d'une voix unanime un Maître suprême qui a le droit de dire : *Par moi règnent les princes, et les législateurs trouvent dans mon éternelle justice, le modèle de leur justice, la règle de leurs lois.*

Ils ont surtout tari la miséricorde dans les âmes. S'il n'a pas dans le ciel un père bon et miséricordieux, l'homme, abandonné à lui-même et à ses penchants, ne se résoudra jamais à embrasser avec amour les plaies, les haillons de la misère, à aimer les malheureux malgré leurs vices, leur ingratitude même. Voilà ce qui fait le vrai chrétien, et ce qui est impossible à celui qui ne l'est plus ; celui-ci cherche sa fin dernière dans les jouissances de la terre, c'est à dire dans les plaisirs sensuels. Ces plaisirs, la richesse les donne : la richesse sera donc l'objet de toutes ses convoitises, le but suprême de tous ses efforts. Il faut, dira-t-il, abandonner avec indifférence un Dieu indifférent lui-même à nos destinées : inutile de penser à rendre les hommes meilleurs ; la richesse mérite seule un culte et des adorateurs. Ecoute, ô homme, s'écrie, non pas une passion en délire, mais une science impie et sans miséricorde, écoute : Il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul Seigneur : tu aimeras l'or, le Seigneur ton Dieu, de toute ton âme, de toutes tes forces. Elle le dit froidement, après de longs calculs et des raisonnements infinis. Elle le dit, N. T. C. F., mais, comme l'iniquité, elle se ment à elle-même. La richesse est bornée ; les passions, la cupidité surtout, sont infinies dans leurs désirs. C'est à des hommes avides, et sans foi en un Dieu de charité, que nous devons tant de spéculations téméraires, tant de renversements de fortune si imprévus et si désastreux, puisqu'ils augmentent d'une manière effrayante le nombre des indigents, dont les jouissances passées rendent les besoins plus grands et la misère plus affreuse. En favorisant dans la classe la plus laborieuse le mépris de toute règle de morale, de tout principe religieux, ils ont multiplié les pères sans affection et sans prévoyance, les enfants dépourvus de tout sentiment de piété filiale.

Tous ces maux nous sont venus, ô mon Dieu, parce que votre nom, votre culte, votre loi d'amour ont été livrés à un oubli coupable. Au lieu de partir du principe qu'il y a un Père des hommes, parce qu'il y a un Créateur, un Rédempteur ; qu'il y a un Père dont la nature est la bonté, la charité le culte par excellence, les docteurs de cette science funeste ont essayé de faire de l'immense majorité des hommes un vil instrument destiné à accumuler la richesse dans un petit nombre de mains privilégiées. Afin d'y parvenir, les uns ont voulu réduire le salaire au plus strict nécessaire ; d'autres ont préféré qu'il fût abondant, mais à la condition de persuader aux pauvres ouvriers l'imprévoyance sur leur avenir. Ils ont donné le conseil impitoyable de les exciter à dévorer promptement le fruit de leurs sueurs, en favorisant les goûts, des besoins factices. Le salaire, sorti du trésor du riche, y retourne ainsi plus promptement, pour en accroître indéfiniment la valeur. Inutile de remarquer que ces goûts factices deviennent des goûts horriblement dépravés, par suite de l'absence de toute notion morale et de tout enseignement religieux. De là, vous le savez, ces pères sans affection, ces pères contre nature qui, après avoir calculé combien il faut de travail dans une semaine, pour se procurer un jour d'ivresse et de débauche, demeurent insensibles sur le sort de leurs enfants, qu'ils abandonnent à la charité publique ; sur leur Dieu, qu'on leur a appris à blasphémer ; sur leur âme, dont ils ignorent l'origine, la sublime destinée et peut-être l'existence ; sur leur corps, enfin, qu'ils léguent aux hôpitaux, miné par de précoces infirmités.

Voici un autre raisonnement où la cupidité n'assèche pas moins de mépris pour les pauvres. Si nous avons besoin d'eux, a-t-elle dit, pour produire la richesse aujourd'hui, dans peu nous aurons besoin de leurs enfants pour la produire encore. Il faut donc hausser le salaire, jusqu'à ce que cette classe soit de nouveau en état de s'élever en nombre suffisant à la quantité du travail demandé. L'entendez-vous ? Il faut nourrir l'ouvrier et ses enfants pour avoir assez d'instruments de fabrication, et non parce qu'ils sont des êtres intelli-